

Julie Beauvais ou l'art nomade

Photo: Lisa Biedlingmaier

Depuis ses débuts en 2001, l'artiste suisse Julie Beauvais trace sa route entre mises en scène d'opéras et performances multidisciplinaires aux quatre coins de la planète, sans se fixer de limites. Metteure en scène? Très peu pour elle. Elle préfère metteure en espace. Des espaces expérimentaux, loin des étiquettes, où le rapport entre le public et les artistes est transfiguré. La Ferme-Asile de Sion se prête particulièrement à sa démarche: 800 mètres carrés d'exposition «ouverts à toutes les relations au public possible». L'artiste valaisanne verra donc ses travaux 2016 réunis pour la première fois dans le même espace sous le titre emprunté à Jimi Hendrix «Excuse Me While I Kiss The Sky». Du 20 au 29 janvier, deux installations vidéos côtoieront trois performances jouées en alternance.

Texte et propos recueillis par Marie-Sophie Péclard

Julie Beauvais est une artiste en perpétuelle recherche. Depuis toujours, elle s'intéresse à la relation entre la musique et le corps: la posture du musicien, leur évolution dans l'espace de jeu, les images qui apparaissent alors et leur impact chez le spectateur/auditeur. Entre 2013 et 2014, elle monte «Krasis», une série de quatre films dans lesquels des

chanteurs d'opéras interprètent des airs baroques. Face à ces images projetées, le spectateur peut choisir de simplement observer les mouvements du corps ou mettre un casque lui permettant d'entendre la musique. Filmés à Berlin, montrés en avant première en Valais et à Berne et en première au Festival de la Bâtie de Genève, «Krasis» sera présenté pour la première fois en intérieur à la Ferme-Asile, avant de partir vers San Francisco. À ses côtés, Julie Beauvais présentera «Catalog», un dispositif vidéo dans lequel des chanteurs préalablement filmés interprètent différentes œuvres, la caméra orientée successivement sur différentes parties du corps: pieds, nuque, bassin et cage thoracique. Du côté des performances, Julie Beauvais s'est entourée de la flûtiste Claire Chase («Toccata e Fuga»), de la mezzo-soprano Kristina Hammarström («Heroïne») et de la soprano Lisa Tatin («Sunbathing in my tears»). Jorinde Voigt (scénographie-dessin), Abigail Fowler (écriture lumière) et Gwendolyn Jenkins (costumes) ont également contribué à la mise en place de ce projet inédit, une «exposition d'art vivant».

Julie Beauvais, pourquoi placer cette collection d'œuvres sous les auspices de Hendrix, avec cette phrase tirée de la chanson «Purple Haze»?

Je cherchais d'abord le concept qui pourrait

relier toutes ces créations de 2016. Elles ont en commun le fait de s'extraire d'une tradition, de se positionner contre des traitements traditionnalistes de la musique dite classique et de chercher une élévation dans le lien avec public. Elles cherchent un rapport plus qualitatif, plus sensible. Je voulais une phrase courte qui exprime cela. C'est en écoutant de la musique lors de l'un de mes nombreux voyages que je suis tombée sur cette phrase et ça a été une évidence. En plus, cela me permettait de faire un clin d'œil à un autre répertoire (David Bowie) qui sera interprété dans une des performances et de montrer que la musique n'est pas bloquée dans une période, qu'elle circule et se fait référence, que ce soit Hendrix ou Haendel.

Qu'attendez-vous du public?

Dans les différents dispositifs, le public n'est pas forcément de face, dans un rapport frontal à une scène. Cela m'intéressait beaucoup de rassembler des projets qui se construisent dans différents pays du monde. C'est rare de pouvoir les mettre côte à côte, d'imaginer une forme plus muséale où le public est libre de se balader, passer d'une installation à l'autre sans le rapport au spectacle. Je veux que la relation entre les œuvres et le public soit très libre. J'ai envie de permettre aux gens de vivre ce que je vis quand je travaille avec les musi-

ciens, d'être si près d'eux qu'on peut les sentir vibrer, de sentir notre corps entrer en résonance. J'adorerais que le public soit vaste et varié, je sais que les enfants répondent très bien à ces performances qui sont très généreuses dans la forme, ce sont des moments très ludiques. J'espère qu'on retrouvera tant des grands amoureux de la musique classique curieux de nouvelles aventures que des gens pas forcément habitués à l'opéra mais qui ont le courage de s'ouvrir à d'autres choses.

Comment ont réagi les musiciens à l'idée de devoir répéter en boucle certaines performances?

Tous ces artistes sont habitués à la virtuosité, se produisent dans les plus grands opéras du monde. Je leur ai proposé de sortir de leur travail habituel, prendre le temps de travailler avec eux seul à seul pendant plusieurs semaines. Tous étaient affamés de ça. D'habitude, les répétitions doivent aller vite et ils ont rarement leur mot à dire, tandis que dans ce projet-là on était vraiment dans une dynamique de recherche. Je leur ai proposé de me suivre dans mon exploration de nouvelles formes et mon questionnement de l'idée du spectacle.

Barbara Strozzi, Georg Friedrich Haendel, Johann Sebastian Bach, Wolfgang Amadeus Mozart, Giuseppe Verdi, David Bowie, Salvatore Sciarrino, Olga Neuwirth, Blaise Ubaldini... Comment s'est fait le choix des musiques?

Ce sont les trois musiciennes qui ont choisi. Je ne suis pas une musicienne, mais je lis la musique dans le corps, je joue du corps comme d'un instrument. Pour cela, j'ai besoin d'artistes heureux avec ce qu'ils expérimentent. Je leur ai demandé de choisir ce qui les inspirerait, en sachant que nous évoluons toutes dans les mêmes goûts musicaux. Et toutes ont choisi de mêler baroque et contemporain. J'ai beaucoup de plaisir à travailler dans ces répertoires car ils explorent les mêmes codes musicaux, ce qui prouve qu'il n'y a jamais d'invention et qu'on est toujours en train de creuser les mêmes grands thèmes. Et ce sont les deux répertoires qui sollicitent le plus le corps.

Vous avez très tôt eu envie de briser les codes, vous êtes-vous parfois sentie enfermée?

Non, pas spécialement, mais je n'ai pas eu une enfance très conventionnelle, entre l'Afrique et la Suisse. Je fonctionnais déjà en systèmes un peu parallèles. Ensuite, j'ai étudié très jeune à l'école de Jacques Lecoq, et cette formation encourage vraiment les étudiants à créer leur univers et à nager à contre-courant, cela a bien encouragé ma petite tendance punk. J'ai commencé par dix ans de travaux dans la brousse, en Mongolie, au Nicaragua ou au Brésil.

Je n'ai jamais voulu m'inscrire dans l'institution, par besoin assez viscéral de me sentir libre. Quand on est dans un milieu, on a cette tendance à vouloir plaire, être reconnu de ses pairs ou d'un public et cela m'enferme assez vite. C'est aussi assez éprouvant, il y a plein de moments de découragements et de questionnements. J'ai aussi travaillé avec des institutions pendant certaine période, j'ai monté des opéras ou enseigné à la HEM de Lausanne. Je crois que c'était des moments où j'avais besoin d'apprendre, mais dès que j'ai eu assez de matière pour m'en amuser, j'ai pris des chemins de traverses. J'ai toujours oscillé entre de grandes vies personnelles et celles de suivre quelqu'un, je crois que c'est assez bénéfique de faire ces allers-retours.

Quelles collaborations vous ont le plus apporté?

J'ai eu l'occasion de travailler avec des artistes qui m'ont beaucoup inspirée, avec Eugenio Barba au Danemark ou avec le New York City Opéra où j'ai fait un assistantat lors d'une résidence. Depuis quelques années, je choisis de travailler avec des artistes qui me passionnent, que je considère comme mes héros: Matthew Stone, Servane Ducorps, Jorinde Voigt, Claire Chase... Je lisais ce matin une interview de Philip Glass qui disait qu'à chaque fois, c'est déjà un miracle de faire ce

métier et de pouvoir en manger. Il faut une détermination, une patience et une passion qui ne se fatiguent pas sur plusieurs décennies. Je considère que c'est toujours assez miraculeux de vivre de ce métier, c'est vraiment un cadeau. Et ce n'est pas propre aux artistes. En Valais, on a une expression quand on rencontre quelqu'un de passionné par son métier, quel qu'il soit. On dit: «ha, ça c'est un chef!»

Photo: Matthew Stone